

Fanny Chiarello

Do Si Do
Mi La Ré

Les 120 villes que j'ai sillonnées pour écrire ce texte et constituer l'exposition qu'il accompagne sont, dans le Nord : Abscon, Anhiers, Aniche, Annoeullin, Anzin, Auberchicourt, Auby, Beuvrages, Brebières, Bruay-sur-l'Escaut, Bruille-lez-Marchiennes, Condé-sur-l'Escaut, Corbehem, Courchelettes, Cuincy, Dechy, Denain, Douai, Écaillon, Erre, Escaudain, Escautpont, Fenain, Flers-en-Escrebieux, Fresnes-sur-Escaut, Guesnain, Hornaing, Lallaing, Lambres-lez-Douai, Lauwin-Planque, Lewarde, Masny, Montigny-en-Ostrevent, Pecquencourt, Provin, Raimbeaucourt, Raismes, Rieulay, Roost-Warendin, Sin-le-Noble, Somain, Valenciennes, Vieux-



Condé, Wallers, Waziers ; et dans le Pas-de-Calais : Angres, Annay, Annequin, Annezin, Auchel, Auchy-les-Mines, Avion, Barlin, Béthune, Beuvry, Billy-Berclau, Billy-Montigny, Bruay-la-Buissière, Bully-les-Mines, Burbure, Calonne-Ricouart, Carvin, Cauchy-à-la-Tour, Courcelles-lès-Lens, Courrières, Cuinchy, Divion, Dourges, Douvrin, Drocourt, Éleu-dit-Leauwette, Estevelles, Évin-Malmaison, Fouquereuil, Fouquières-les-Béthune, Fouquières-lès-Lens, Gosnay, Grenay, Haillicourt, Haisnes, Harnes, Hénin-Beaumont, Hersin-Coupigny, Houdain, Hulluch, Isbergues, Labeuvrière, Labourse, Lapugnoy, Leforest, Lens, Libercourt, Liévin, Lillers, Loison-sous-Lens, Loos-en-Gohelle, Lozinghem, Maisnil-lès-Ruitz, Marles-les-Mines, Mazingarbe, Méricourt, Meurchin, Montigny-en-Gohelle, Noeux-les-Mines, Noyelles-Godault, Noyelles-lès-Vermelles, Noyelles-sous-Lens, Oblinghem, Oignies, Pont-à-Vendin, Rouvroy, Saily-Labourse, Sains-en-Gohelle, Sallaumines, Vendin-le-Vieil, Vermelles, Verquin, Verquigneul, Vimy, Wingles. J'ai parcouru à peu près 4759 km à vélo et pris 2473 photos pour n'en conserver que 631.

Avant-propos

Une théorie n'est jamais qu'une création de l'esprit fondée sur des observations, lesquelles observations passent nécessairement par le prisme de subjectivités – fussent-elles celles de scientifiques ou de philosophes. Je ne suis qu'une autrice cycliste qui aime prendre des photos avec un appareil très modeste et s'intéresse beaucoup aux questions d'urbanisme¹.

J'ai constitué la plus grande partie de l'exposition que voici, ainsi que ce texte d'accompagnement, pendant l'été 2024. Ma discipline était la suivante : je me levais chaque jour à 4h45, partais à vélo à l'est ou à l'ouest selon mes envies et le sens du vent. Je revenais chez moi après avoir pédalé entre 50 et 70 kilomètres et pris beaucoup de photos. Je triais les photos, les retouchais, les classais par thématique. Au début, il m'arrivait de retourner jusqu'à trois fois au même endroit pour tenter un meilleur cadrage, une meilleure lumière, puis j'ai mesuré l'ampleur de la tâche et décidé que mes clichés seraient imparfaits, tant pis, et que j'allais privilégier la diversité.

Parcourir à vélo un territoire large de 120 km et haut d'une vingtaine, écumant chaque ville et village de manière aussi proche de l'exhaustivité que possible, le tout en un

temps limité, requiert une forme physique qu'une cinquantenaire vegan sur un vélo de 20 kg doit parfois aller chercher dans les profondeurs de sa volonté. J'ai à l'évidence consacré plus de temps aux villes les plus proches de mon domicile (Lens) qu'à celles dont je n'atteignais le cœur qu'au terme d'une déjà longue route – principalement à l'est du Douaisis et dans le Valenciennois, que je regrette de n'avoir pu explorer plus en détail.

Les quelques pages que voici proposent une interprétation du paysage offert par le bassin minier en ce premier quart du 21^{ème} siècle mais ce n'est évidemment qu'une interprétation parmi bien d'autres possibles. Cependant, aussi farfelues qu'elles puissent paraître de prime abord, et même si j'ai tendance à les développer sur le ton de l'humour, je crois vraiment à mes théories. Je les creuse depuis des années, glanant au fil des kilomètres de nouvelles preuves de leur pertinence. Certaines architectures tiennent debout malgré un aspect biscornu et j'aime penser que mon analyse du territoire est de celles-ci.

¹Je leur ai consacré un volumineux recueil d'essais poétiques, à paraître en octobre 2025 au Castor Astral.

Notre Californie

L.A.

Bobingen est une ville allemande, pourtant c'est rue de Bobingen en la ville d'Aniche que j'ai repéré une fausse plaque minéralogique « Los Angeles » vissée sur le pilier en brique rouge d'un portillon. C'est un peu comme si vous habitiez rue de la Meuse et que vous décidiez d'appeler votre maison Mississippi – nous évoquerons plus loin ces questions onomastiques.

La rue Bobingen est une rue de lotissement dans laquelle on ne passe pas inaperçue quand on est de passage avec l'intention de voler quelques images. On serait forcément pris en flagrant délit, peut-être que l'on devrait répondre à des questions bien légitimes et, à cette seule perspective, on se sent hors-la-loi. D'ailleurs, quand je suis passée, une voisine de L.A. se trouvait sur le seuil de sa porte et elle m'a observée, l'air de se dire qu'elle ne m'avait jamais vue dans le coin.

Je n'ai pas photographié la plaque Los Angeles. J'ai continué de penser à elle pendant une heure, alors que je parcourais les rues d'Aniche, mais je n'ai pas eu le cran de revenir. Peu d'adultes sont confronté-e-s, dans leur vie professionnelle, à des frustrations de ce genre. Il me faut ici expliquer la raison de mon hésitation à photographier au grand jour : si certain-e-s

habitant-e-s m'ont accueillie chaleureusement au cours de mon long « safari photo », d'autres se sont montré-e-s farouchement hostiles à l'idée qu'un fragment de leur habitat serve un projet comme celui-ci, ce que je peux comprendre².

Plusieurs mésaventures avec des individus particulièrement rigoureux quant à la notion de propriété privée m'ont rendue assez timorée dans mes prises de vue – je tiens assez à conserver mon nez intact. Cependant, rue de Bobingen, ma frustration était brûlante. Je voulais immortaliser cette plaque minéralogique factice dans son contexte anichois pour une raison très simple : ma thèse, celle qui sous-tend la plus grande partie de cette exposition, c'est que, d'une part, la mégalopole californienne a beaucoup en commun avec le bassin minier et, d'autre part, qu'elle est manifestement pour lui une source d'inspiration.

Comme L.A., le bassin minier des Hauts-de-France est un pays plat semé de collines – on connaît bien les collines de Hollywood,

²et bien que la cour de cassation affirme que « le propriétaire d'une chose ne dispose pas d'un droit exclusif sur l'image de celle-ci [et] ne peut s'opposer à l'utilisation de l'image de son bien par un tiers que lorsqu'elle lui cause un trouble anormal » (Cass. ass. plén., 7 mai 2004, n° 02-10.450).

moins celles d'Altadena, par exemple, de même que l'on connaît mieux le 11/19 que le terril de Labourse ou que le petit mignon de Leforest, pour ne citer que deux tas modestes mais si charmants.

Les deux territoires ne sont pas seulement plats sur le plan du relief mais aussi horizontaux : l'habitat pavillonnaire y prime sur l'habitat collectif, de South Central à Pasadena, de Givenchy à Sallaumines, à savoir toutes catégories sociales confondues. Il n'est pas jusqu'aux résidences qui ne privilégient des bâtiments relativement bas – trois ou quatre étages le plus souvent, à quelques ZUS près dans les plus grandes villes d'ici, ou à Downtown là-bas.

Quand les préconisations en haut lieu sont de remplir les dents creuses et de construire en hauteur pour freiner l'artificialisation des terres, notre territoire se couvre indéfiniment de lotissements, dont les rosaces, damiers et autres fractales, sur les plans des villes, rivalisent avec ceux des cités minières. Mais ce n'est pas tout.

California Dreaming

De plus en plus de palmiers griffent le ciel capricieux du bassin minier (cf. planche *California Dreaming*), quand l'urgence climatique voudrait que l'on favorise des espèces locales, plus généreuses en ombre, plus propices à la biodiversité mais aussi, contre toutes idées reçues, moins gourmandes en eau. Si dans les collectivités, la tendance est au fauchage

tardif (ce qui n'interdit pas l'abattage d'arbres splendides et en pleine santé au profit d'un escalier, d'un belvédère ou d'un parcours de disc-golf), les particulier-e-s adoptent volontiers le lit de cailloux blancs que réclament leurs palmiers miniers. Nous appellerons ce phénomène *California Dreaming*, en référence à la célèbre chanson des Mamas & Papas.

Quoique symbole de Los Angeles, le palmier n'en est pas davantage une essence endémique qu'il n'en est une de Loos-en-Gohelle. Il est à vrai dire peu adapté à la mégalopole californienne, dont l'alimentation en eau est, depuis sa fondation, un enjeu majeur. Symbole de virilité, d'hédonisme capitaliste et surtout de pouvoir colonialiste – celui, notamment, de modifier le paysage et de plier la nature pour transformer un désert en paradis tropical –, le palmier s'avère aussi un marqueur social : s'il est en majesté dans les quartiers chics, il perd ses palmes et se rabougrit dans les quartiers pauvres, où son onéreux entretien n'est pas une priorité.

Les modes américaines arrivant toujours chez nous en décalage, ironiquement, nous nous rêvons californien-ne-s au moment même où les Angelinos prennent conscience que, dans le contexte climatique, leur paysage s'apprête à évoluer : le palmier va devoir progressivement s'effacer au profit d'une végétation plus adaptée. Ici, en Chtite Californie, bien que les *Arecaceae* ne soient pas l'apanage des pavillons blancs cubiques à huisserie noire qui pullulent dans les champs, ils y sont bien souvent les seuls végétaux. Personne ne plante plus d'arbres ou arbustes d'essences locales – et habitables par les oiseaux. (Notons que les palmiers d'ici ne mesurent pas trente mètres comme c'est la plupart du temps le cas en Californie, mais entre deux et cinq, rarement davantage.)

Tout comme son accessoire végétal, le rêve pavillonnaire semble venir tout droit du Sud Californien. La maison post-minière qui grignote aujourd'hui nos paysages s'inspire des diverses tendances architecturales de la cité des anges,

qu'elle imite l'adobe de son époque pueblo (cf. planche *Ranches et haciendas*), s'orne de la meulière chic des Roaring Twenties (cf. planche *USA – motifs*) ou privilégie les formes épurées des villas d'architectes perchées sur les collines.

La piscine est également un élément indispensable de ce mimétisme (cf. planches *Piscines et Piscines et trampolines*). Quand il conviendrait d'adopter une certaine sobriété, de privilégier les baignades en piscine municipale ou dans un plan d'eau communal, Avion Plage ou l'étang de Rieulay, chacun-e veut désormais sa propre piscine hors sol ou en dur, si possible plus grande que celle des voisin-e-s pour un fun plus éclatant.



Los Angeles



Beuvry



(Ici, quelques piscines de Raismes en image satellite, dans la belle Cité du Pinson- un exemple parmi tant d'autres)

Notes :

1. La seule piscine alimentée en eau directement par une gouttière que j'aie croisée au cours de mon périple se situait à Lapugnoy. Félicitons cette initiative citoyenne qui limite l'impact écologique du fun à quelques dizaines de kilos de plastique.

2. Les plus californien-ne-s de nos concitoyen-ne-s n'hésitent pas à se défaire d'une piscine en plastique gonflable, y compris de respectables proportions, pour une piscine en dur ou en semi-dur ; dans ce cas, iels se demandent bien que faire de la précédente. De même, les propriétaires de piscines hors service. Iels s'aperçoivent très vite, en effet, qu'une piscine en plastique gonflable de respectables proportions ne se jette pas comme ça – sans doute remplirait-elle une cinquantaine de sacs poubelle. Deux solutions :

Petit a, se rendre à la déchetterie, où les bennes sont assez grandes ;

Petit b, faute de pouvoir la recycler, réutiliser la piscine, par exemple en faire une bâche à bûches, comme ici à Lens :



Petit c, déposer sa dépouille de plastique en bordure de champ, comme ci-dessous à Grenay (si vous montez au sommet du 11/19 et que vous disposez de jumelles, vous pouvez apercevoir cette piscine morte et les fantômes de fun fondus dans le bleu de sa peau très modérément biodégradable) :



3. D'autres États américains sont à l'honneur par chez nous, ainsi l'Arizona dans l'un des camus sis en contrebas du Louvre-Lens.



(Dans son jardin, de jeunes yuccas côtoient une silhouette de cactus candélabre en acier.)

Dans la cité minière de Dechy, une référence à l'histoire américaine prend un sens très politique à travers ce tag :



Pour mémoire, des émeutes ont secoué Baltimore (Maryland) en 2015 suite aux violences policières qui ont coûté la vie au jeune Freddie Gray.

Far West

Redents & redans

Le pignon à redents est omniprésent dans le paysage urbain du bassin minier (cf. planches *Far West - Redents*). D'aucun-e-s affirmeraient sans doute qu'il s'agit d'une référence à l'architecture flamande, ce qui est certes parfois le cas, mais, la plupart du temps, il s'agit de tout autre chose. Je crois, quant à moi, qu'ils font référence au Far West, ou plus précisément au Far West tel que vu par le cinéma - à savoir le western, dont l'âge d'or s'étend des années 30 à la fin des années 50.

Si une maison sur deux construite dans les années 1950 et 1960 sur notre territoire présente un tel fronton, n'est-ce pas en hommage aux Américains, nos alliés sinon bienfaiteurs en temps de guerre ? L'abondance des marques d'amour de notre région pour la culture populaire américaine se manifeste dans d'innombrables drapeaux, statues de la Liberté (dont une de statut municipal en la ville de Cambrin), Mickey maison, ranches, diners, dans son Béthune rétro, son Lens rétro. Cette puissante inclination collective aurait-elle ses racines en 1945 ?

Quant au pignon, a-t-il une fonction ou relève-t-il simplement de l'ornementation ? J'ai voulu me documenter afin de proposer ici quelques éléments de réponse mais je me suis

très vite heurtée à un vide, comme si j'avais rêvé la spécificité des pignons du Far West, ou que du moins les pignons du Far West n'étaient un objet de curiosité que pour moi. La seule documentation accessible sur la fonction des pignons à créneaux a trait au patrimoine architectural européen. L'encyclopédie de la vérité collaborative i.e. universelle qu'est Wikipedia nous apprend ainsi que l'on appelle indifféremment ces pignons à *gradins*, à *redents*, à *redans*, à *créneaux* ou encore à *pas de moineaux*.

« Dans certaines régions de France, c'est un élément utilitaire de l'architecture des maisons rurales à toit de chaume (...) La saillie verticale des rampants du pignon avait comme principaux avantages d'empêcher le toit de chaume d'être « déplumé » lors de vents violents, de faciliter l'accès au faitage de la toiture et de servir de coupe-feu. »

Ceci valait donc pour les chaumières de campagne. Qu'en est-il des maisons de ville ? Des critères esthétiques étaient-ils seuls en cause ? « Dans d'autres régions comme dans le nord de la France (...), c'est un élément uniquement décoratif en pierre de taille. » Ou presque uniquement puisque l'encyclopédie nous explique aussi qu'ils « étaient un élément

caractéristique de la construction urbaine où, en vertu des taxes sur la largeur des maisons, on en est venu à construire en hauteur et à privilégier cet aspect de la façade (...), provoquant par effet d'optique une « fausse perspective » qui accentue l'effet de hauteur. »

L'illusion serait donc bien l'objectif du pignon à redents. Mais ici, à savoir dans l'habitat dit standardisé par opposition aux résidences bourgeoises, quelle illusion veut-on donner ? Les plain-pieds par milliers arborant un fronton à redents voudraient donner l'illusion d'un étage ? J'en doute. Quelque chose me dit qu'ils regardent bien plutôt vers le Far West.

Si l'on peut constater dans le patrimoine une tendance néo-régionaliste, l'élan qui pousse des citoyen-ne-s ordinaires à créneler leur toit relève d'une toute autre démarche. Outre qu'il y a redents et redans, des pas de moineaux plus ou moins larges et plus ou moins hauts, une esthétique ne tient pas qu'à une forme, elle est également question de textures, de motifs, de matières ; son appréciation varie également selon les contextes. Ce sont là davantage que des détails, des éléments tout aussi distinctifs que la forme générale.



Wingles



Hénin-Beaumont

Cette maison de Wingles, à l'évidence, est d'inspiration flamande. Les ornements de la façade, le crénelage étroit et haut en attestent. Tandis que celle d'Hénin-Beaumont, quoique bleue, a tout de la banque convoitée par les Dalton ou du saloon fréquenté par John Wayne.

Arches etc. (cf. planches *Far West - Détails et USA - Motifs*)

Un autre motif récurrent de nos rues est le porche d'entrée, ou arche, petite maçonnerie surmontée d'un toit à double pente en tuiles (cf. planche *Far West - Arches*) dans laquelle je vois une autre référence au Far West et à ses ranches. Un certain nombre de ces arches ouvrent sur des allées bordées de palmiers ou, comme dans l'exemple ci-dessous, sont agrémentées d'un panneau en bois dont la découpe et la fonction (annoncer le nom du lieu, manière pour les propriétaires de marquer leur territoire) sont directement inspirés des ranches du Texas et du Nouveau-Mexique.



Le cas présent est intéressant par sa polysémie : la pancarte indique « Country Cottage » et, si le mot *cottage* (tout comme les lampes qui ornent les piliers) évoque plutôt l'Angleterre – on entend alors *cottage de campagne* – le support tend donc à nous faire lire le mot *country* comme une référence au genre musical endémique des États-Unis qui se danse en ligne. Il est difficile d'affirmer quelles sont les intentions précises des habitant-e-s car dans cette rue de Beuvry, certes en bordure de campagne, plusieurs pavillons s'avèrent avoir plus ou moins des allures de ranches.

L'extraction

Pioneertown, « Une petite ville au milieu d'un désert désertique (sic), avec une particularité : celle d'être comme arrêtée dans le temps. Ce temps, c'est l'époque du Far Ouest, où les cowboys (sic) écumaient les saloons et les ambitieux examinaient des tas poussiéreux dans

l'espoir d'y trouver de l'or. Tout au long du XIX^{ème} siècle, les colons d'origine européenne et américaine ont investi les grands territoires à l'Ouest de la « Frontière », délogeant les amérindiens (sic) qui y coulaient des jours heureux. La Conquête de l'Ouest a alors bien marqué les temps et les terres. »

C'est ce que l'on peut lire sur un site Internet qui s'adresse aux Français-e-s de Californie. Voici l'une des photos qui accompagnent l'article :



(<https://frenchdistrict.com/californie-sud/articles/pioneertown-ville-western-far-ouest-cowboy/>)

Que voit-on sur cette image, outre un pignon à redans typique des westerns ? Une berline posée en décoration sur un court segment de rails, semblable aux barrous que l'on trouve aujourd'hui dans des dizaines de jardins du bassin minier ainsi que dans l'espace public.

Au XIX^{ème} siècle, le Far West n'attirait pas seulement les colons : la Ruée vers l'or était concomitante à la Conquête de l'Ouest. Plus tard, on y forerait en quête de pétrole, d'ailleurs il a existé une ruée vers l'or noir – dont on trouve trace jusque dans un album de Lucky Luke, *À l'ombre des derricks*, paru en 1962. Si je mentionne cet album plutôt que l'un des nombreux films hollywoodiens qui

ont montré cet épisode de l'histoire américaine, ou plutôt que la série *Dallas*, c'est pour souligner, une fois de plus, la familiarité de notre imaginaire national avec lui.

Il existe un lien évident, indiscutable, entre l'histoire des houillères et celle de la Californie : l'extraction. L'exploitation du sous-sol. L'or, le charbon et le pétrole auront fait converger vers nos deux territoires des hommes du monde entier. En Amérique, des colons et autres aventuriers européens mais aussi des esclaves africains ; dans le Nord et le Pas-de-Calais, une main-d'œuvre européenne et nord-africaine. Chez nous, l'exploitation du sous-sol n'a certes pas entraîné la quasi extinction d'une population chassée au profit des nouveaux arrivants mais le paysage a été profondément modifié par des forçats qui ont été à l'origine de mouvements sociaux majeurs dans l'histoire du syndicalisme.

Peut-être la forte présence des figures enfantines et quelque peu datées que sont *les cow-boys et les Indiens* dans les jardins et les fenêtres d'ici (cf. planche *Far West - Mythologie*) relève-t-elle d'une métaphore inconsciente de la lutte entre la terre (les Indiens) et les mineurs (les cow-boys), ce rapport de force que les militant-e-s écologistes appelleraient aujourd'hui *extractivisme* mais que l'Unesco appelle des *paysages culturels*, à savoir (je cite) des « Œuvres conjuguées de l'être humain et de la nature » (une formule qui me fait revenir irrésistiblement à la question de mon nez : si un-e propriétaire rendu particulièrement

nerveux-se par mes prises de vue l'avait brisé au cours d'une confrontation digne des plus grandes scènes de bagarre dans les saloons enfumés des westerns et des bandes dessinées, appellerait-on mon visage un visage culturel ?)

Il y avait avant l'été 2024 une fenêtre de Lens devant laquelle on aurait pu se poser sur une chaise pliante et ç'aurait été comme visionner *La Prisonnière du désert* ou *Bronco Apache* tant la mise en scène des figurines offertes au regard des passant-e-s était expressive. Hélas, les habitant-e-s de cette maison sise avenue du 4-Septembre ont déménagé avant que j'aie pu immortaliser ces scènes du Grand Ouest - comme je l'ai fait il y a quelques années à Lambersart, où l'on trouve le même type de grand écran :



(Ici nous avons probablement affaire à d'ancien-ne-s résident-e-s du bassin minier nostalgiques.)

Jusqu'à une époque très récente, propagande oblige, les westerns présentaient les « Indiens » comme les méchants et les cow-boys comme les héros. J'ai l'impression que les sympathies de mes concitoyen-ne-s sont variables. On admire la sagesse des « Indiens », on compatit apparemment à leur sort, mais on dit pas non pour autant à un petit cow-boy.

Je ne peux m'empêcher de penser à l'image qu'a aujourd'hui l'industrie du charbon auprès de nous qui défendons la planète. Bien sûr, personne ne songerait à blâmer les mineurs pour les dommages infligés à la terre mais bien plutôt le système qui exploitait tout autant la main-d'œuvre que le sol ; de même, les lonesome cow-boys ne sont apparemment pas liés au génocide des Natives américains dans l'imaginaire collectif, mais sont bien plutôt des figures de courage, frêles silhouettes arc-boutées contre une nature implacable.

Faste

Nous l'avons vu, le bassin minier des Hauts-de-France est profondément marqué par l'Ouest américain – tant par le Far West des cow-boys que par la Californie moderne, première promotrice de sa propre légende. On pourrait interpréter certains détails de nos paysages comme des emprunts à Versailles (cf. planche *Faste – Versailles* et *Faste – Arches végétales*), notamment en matière d'aménagement paysager, ou à la Grèce antique à travers la statuaire (cf. planches *Statuaire – Couples*, *Statuaire – Fintas* et *Statuaire générale*), mais je n'y crois pas. Je reste persuadée que nos plus fastueuses constructions doivent davantage à la représentation que la ville dite *usine à rêves* propose



Los Angeles

de la vieille Europe qu'à celle-ci même. En plus d'un siècle, le sceau du cinéma s'est imprimé profondément dans l'inconscient collectif.

Nous voici de retour à Hollywood. Très exactement à West Hollywood, sur Sunset Boulevard. Le Château Marmont, concentré de faste européen édifié dans les années 1920, est vraisemblablement le modèle ultime pour les bâtisseurs d'ici, des amateur-ice-s de tourelles, de balustrades, de colonnes, de pilastres et d'arbres toilettés. Comme le bassin minier, Los Angeles ne manque pas de châteaux grandioses, parmi lesquels les Trianon Apartments à Los Feliz, que l'on voit sur l'image ci-dessous : « Construit en 1929 pour la star du cinéma muet Mary Pickford par son mari de l'époque, l'acteur de cinéma Douglas Fairbanks, ce château d'inspiration française plaira à coup sûr à tout véritable amateur de



Liévin

style classique authentique et radieux »³, lit-on sur le site Internet qui en vante les attraits – ce qui

³<https://trianonapartments.com/>

comprend la liste des grands noms du cinéma et de la musique qu'il a compté pour locataires.

L'Imagin'Hair vient bel et bien de l'ouest. Il reprend à Hollywood ce que Hollywood a pris à notre vieux continent – à ceci près que les États-Unis passent tout à leur filtre, américanisent tout ce qu'ils réverbèrent. Les États-Unis ont réinventé les folklores du monde entier, d'abord par le biais de l'enregistrement phonographique (ce sont des disques américains qui ont fixé les canons de nombreuses musiques dont on ne connaît donc plus, aujourd'hui, que ces versions arrangées selon le goût américain) puis par celui du cinéma (de la culture Tiki au Paris des comédies musicales), quand ils ne nous ont pas imposé des représentations d'espaces-temps autrefois livrés à la seule rêverie (films bibliques et autres péplums).

J'entends déjà votre objection : « Et ces tours Eiffel qui se dressent dans certains de nos jardins, alors ? » (cf. planche *Tours Eiffel*) Je me suis moi aussi posé la question de leur ancrage fantasmatique, avant de prendre pour socle de ma réflexion la célèbre tour Eiffel de Sains-en-Gohelle.



Érigée en 1993, elle rendait hommage, non pas à la capitale de la France mais à un estaminet de Sains ouvert sur ce rond-point même en 1887, l'année de l'Exposition Universelle où fut inaugurée la tour Eiffel la plus haute de France. À la pointe de la modernité, les patrons de l'établissement sainsois y exposaient une maquette haute de 40 cm de l'antenne parisienne – dont les 2,5 millions de rivets, pour mémoire, ont été fondus à Vieux Condé : on en viendrait presque à se demander si la tour n'est pas plus bassin-minière que parisienne.

D'ailleurs n'oublions pas que Gustave Eiffel est aussi l'ingénieur de la Statue de la Liberté – celle de New York et non celle de Cambrin (sise à 7,59 km à vol d'oiseau de notre tour Eiffel sainsoise).

Mais ma théorie va plus loin. Elle affirme que les tours Eiffel de nos jardins rendent hommage au regard que les Américain-e-s posent sur la France (j'en reviens aux comédies musicales, *Un Américain à Paris* certes mais bien plus encore *Funny Face*, où l'on voit Audrey Hepburn, Fred Astaire et Kay Thompson chanter l'irrésistible attrait de la Dame de fer⁴). J'en veux pour preuve le snack sis à 150 mètres du rond-point et qui, sous son emblème de la Route 66, affiche le nom Eiffel Tower Diner, en américain dans le texte.



Mais revenons à nos châteaux. Comparons une maison bourgeoise bâtie au début du vingtième siècle avec une maison grandiose de construction récente. On ne peut pas douter que Hollywood soit passé par là entre temps, ni que l'imaginaire des propriétaires ait été façonné par une esthétique du toc. Les manoirs récents sont à ceux d'autrefois ce qu'un palais de princesse à Disneyland est aux châteaux de Bavière dont il s'inspire.

L'ostentation des nouveaux palais Disney (cf. planches *Faste - Tourelles extrêmes*, *Faste - Tourelles rondes* et *Faste - Tourelles carrées*) peut avoir quelque chose de généreux : inscrire une tourelle dans un paysage modeste est assez enfantin pour ne pas relever uniquement de la vanité. Je refuse de croire que l'on peut désirer une maison à tourelle pour

susciter l'envie et affirmer une forme de domination sociale, comme peut le faire une voiture de luxe – Jeep, décapotable ou coupé James Bond (tous signes extérieurs d'aspiration à la richesse qui ne manquent pas davantage dans nos rues que les voitures sans permis, dont ils sont d'ailleurs bien souvent voisins). J'aime croire que les propriétaires de tourelles sont animé-e-s par une passion aussi pure et impérieuse que, par exemple, celle vouée par d'autres aux bateaux de pirates – je pense à ce jardinier lensois qui a planté un gouvernail au seuil de son potager.



Le goût du faste m'apparaît de l'ordre du retournement de stigmaté : une population regardée de haut par l'élite française autoproclamée peut développer différents



Maison bourgeoise (Wahagnies) vs Palais d'inspiration Disney (Beuvry)

⁴ Non, pas Margaret Thatcher, celle qui mesure 330 m. Essayez de suivre, merci.

modes opératoires pour apprendre à s'aimer soi-même. Permettez-moi un parallèle avec la communauté LGBTQIA+, qui connaît bien ce mécanisme : elle a ses individus flamboyants (folles et butches) mais aussi ses individus bien intégrés, qui se moulent suffisamment dans les schémas de l'hétéronorme pour que leur différence devienne imperceptible.⁵ De même, les habitant-e-s flamboyant-e-s du bassin minier mettent en scène des jouets, statuettes et objets miniers dans leurs jardins, quand d'autres veulent leur part du luxe dont jouissent celles et ceux dont on n'imité pas l'accent à la télévision et rentrent leur 4x4 sous le carport en PVC avant de gagner leur porte d'entrée entre deux lions, deux aigles, deux palmiers.

Par ailleurs, je vois dans l'arbre taillé en boule, en cube, en spirale, en chapelet, en locomotive, dans les souches de cheminées massives et souvent serties de pierres plates sous leur chapeau de fer-forgé (cf. planche *Faste - Cheminées*), dans les frontons triangulaires encadrés de colonnes (cf. planche *Faste - Colonnes et pilastres*) et les balustrades

(cf. planche *Faste - Angelots et balustrades*), dans les lampadaires chics que l'on n'allume jamais (cf. planche *Lampadaires*), je vois dans ce goût du faste une forme de fétichisme. Ce n'est pas le seul aspect de l'habitat minier dans lequel je décèle un tel penchant.

Fétichisme

« L'élément essentiel du Camp, naïf ou pur, c'est le sérieux, un sérieux qui n'atteint pas son but. Il ne suffit pas évidemment que le sérieux manque son but pour recevoir la consécration du Camp. Seul peut y prétendre un mélange approprié d'outrance, de passion, de fantastique et de naïveté. »

Susan Sontag, *Le Style Camp*⁶.

Je regroupais autrefois sous le terme de *Kitsch & Lutte des Classes* un certain nombre d'incontournables de l'habitat modeste. La question du bon goût peut donner lieu à des débats très animés : existe-t-il rien de tel que le bon goût ou s'agit-il d'une construction de l'esprit bourgeois, un discours de dominant-e-s goguenard-e-s qui se pensent objectif-ve-s quand iels ne sont que prescripteur-ice-s ? Autrement dit, le bon goût n'est-il pas une norme édictée par ses seul-e-s usager-e-s ? Ma formule *Kitsch & Lutte des Classes* condensait en quelque sorte les prémices de ce débat.

Il existe un consensus autour de l'idée que l'élégance est question de sobriété ; pour autant, l'excès n'est pas forcément une inélégance. Il définit d'ailleurs

⁵ Si mon parallèle vous semble douteux, rappelez-vous ce mouvement social qui a marqué l'histoire anglaise dans les années 1980 : *Lesbians and Gays Support the Miners* était une organisation créée par des militant-e-s homosexuel-le-s britanniques en soutien actif à la grève des mineurs de 1984-1985 - entre stigmatisé-e-s, ne devait-on pas se soutenir ? Un film, *Pride*, de Matthew Warchus, 2013, a été consacré à cette remarquable alliance, de même qu'un livre, *Lesbiennes et gays au charbon*, de Marie Cabadi, Éditions de l'EHESS, 2023.

⁶ Traduction de Guy Durant, éditions Christian Bourgois.

certains mouvements dont personne ne songerait à questionner la légitimité, du baroque à l'art brut. Mon présupposé sera ici que l'ornementation n'est ni une marque d'inculture ni une faute de goût mais un choix esthétique aussi respectable que tout autre.

Si je disposais d'un jardinet à l'avant de ma maison, je n'y mettrais certes pas en scène des statues, des jouets, des outils et autres objets, du petit mobilier, des vêtements que je ne porte plus et que sais-je encore ; mais quand je passe devant une telle île aux enfants, ainsi que je nomme ce type de grand bazar (j'y reviendrai), je suis reconnaissante. J'y vois une forme de générosité : les gens qui vivent là, me dis-je, nous donnent accès à leur imaginaire, nous offrent des couleurs, de la fantaisie, autrement dit de la joie.

À qui revient-il de décider si ces installations parfois spectaculaires (et plus généralement le kitsch - ou *Camp*) relèvent du mauvais goût ? Je constate simplement que certains de ces artistes outsiders (uniquement des hommes) sont désormais recensés sur le site de l'Inventaire général du patrimoine des Hauts-de-France sous le nom suranné « Des jardins étonnants en Nord-Pas-de-Calais ». Dans mes assemblages de photos, on trouve certaines de leurs œuvres mais je ne les mets pas plus en valeur que n'importe quelles autres puisque mon principe, celui qui préside à toutes mes entreprises, y compris à cette exposition, est un principe d'horizontalité. Que quelques hommes en aient désigné quelques autres comme des figures

incontournables, de préférence à tant d'autres, ce n'est pas mon problème. Ici, tout le monde se côtoie dans des grilles d'images et les palmarès n'ont pas cours.

Le grand chapeau de *Fétichisme* que j'emploie dans cette partie recoupe trois catégories bien distinctes : les reliques du passé minier, les mascottes et ce que, faute d'un terme générique plus parlant, j'appellerai les infrastructures du bassin minier. Des îles aux enfants peuvent mêler des éléments de ces différentes catégories et de bien d'autres encore.

Reliques minières

Des outils, des lampes et des casques accrochés sur des façades ; des barrous reconvertis ou scénographiés de manière plus ou moins flamboyante (cf. planches *Barrous - reconstitution*, *Barrous - scénographie* et *Barrous - tuning*) ; des visages de mineurs schématisés. Nous voyons cela un peu partout, par ici. Mais les mannequins en combinaison bleue d'époque sont plus rares, de même que les chevalements fabriqués main par d'anciens mineurs ou par leurs descendants (cf. planches *Chevalements* et *La mine*).

On connaît l'œuvre de François Golebiowski (décédé en 2013), toujours visible dans son jardin à Mazingarbe et bien documentée⁷, mais l'artiste n'est pas le seul habitant de

la région qui ait fabriqué des chevalements à ses heures perdues. Dans une courte rue en marge de Beuvry (près du moulin Buret), un chevalement maison haut de plus de deux mètres se dresse dans un jardinet ; il a été fabriqué par le maître des lieux et l'un de ses camarades. On trouve également de grands modèles (disons L) à Anzin et à Billy-Berclau, un autre (XL) à Waziers. Un taille M est visible à Marles-les-Mines, entouré de deux mineurs en tenue et surplombant une île aux enfants. Des modèles S ornent des jardins de Loos-en-Gohelle et Grenay, où ils côtoient des barrous très ornementés, silhouettes de mineurs et outils, ainsi qu'à Raismes, sous un petit toit surmonté d'un visage de mineur. Un modèle de taille moyenne (à savoir considérable) m'a surpris en marge du bassin minier, à Aubigny-en-Artois - sans doute l'œuvre d'un-e déraciné-e. Cette pièce atypique montée sur roues arbore le commentaire *Dur labeur* en lettres d'acier fondues à l'ouvrage.



Dans la cité minière de Lallaing, une statue de mineur peinte se tient dans une cage, ainsi que l'on appelait les ascenseurs qui descendaient au fond des puits. Sur le côté, une pancarte dit « Petite est la maison mais grand est notre cœur », une phrase

⁷Il s'agit d'un des fameux « jardins étonnants en Nord-Pas-de-Calais » recensés sur le site de l'Inventaire général du patrimoine des Hauts-de-France - voir inventaire.hautsdefrance.fr

que je retrouverai ici et là, la plupart du temps sur des façades. Cette installation est l'œuvre d'un homme qui n'était pas mineur mais souhaitait rendre hommage à son père, qui quant à lui l'était.

Si les jardins de nos cités minières déploient une véritable vitrine d'une activité dont la cessation date aujourd'hui de presque un quart de siècle, ce n'est pas par nostalgie du charbon ni du travail là-dessous, dont on mourait souvent très jeune. Il y a bien davantage. La maison était petite, dur le labeur, mais une camaraderie rendait le cœur plus grand et plein. La nostalgie est à chercher de ce côté, comme on l'entend dans *Les Corons*, l'hymne du RC Lens, qui de nombreux soirs ressoude dans un stade les liens distendus de la communauté – ce que font aussi, une fois par an, les fêtes de la Sainte-Barbe. Il s'agit de narrations collectives, d'un mythe fondateur qu'entretiennent celles et ceux à qui aujourd'hui manque le sens du collectif.

Mascottes (cf. planche *Mascottes*)

Elles trônent sur les piliers de portail, elles sont peintes, gravées ou collées sur les façades, elles se prélassent dans les pelouses, les graviers, les cailloux blancs des jardins, des cours, des allées. Elles bondissent, se cabrent ou se lovent dans les paysages stéréotypés des brise-bise ou sur les appuis de fenêtre (cf. planche *Voilages et brise-bise*). Elles composent des fermes (cf. planche *La ferme*), des jungles (cf. planche *Jungles*), des îles aux enfants (cf. planche *Îles aux*



(Cette maison de Wingles exhibe plus de 25 perroquets ; son nom, sur plaque émaillée, n'est d'ailleurs autre que Perroquet. On y trouve aussi un lion, un moulin et quelques palmiers : malgré son obsession très marquée pour les psittacidés, elle reste une île aux enfants.)

enfants). Je dirais au jugé qu'une maison sur trois du territoire a une mascotte.

Les animaux les plus présents dans le décor sont assurément le lion, l'aigle et le cheval⁸. L'âne, la vache et plus généralement les animaux de la ferme, le cervidé (cf. planche *Cervidés*) et le chien (cf. planche *Chiens et chats*) ne sont pas loin derrière mais les oiseaux l'emportent (cf. planche *Les oiseaux*) : des oiseaux familiers dans nos contrées, poule, pigeon ou paon, mais peut-être encore davantage de perroquets⁹.

On voit aussi beaucoup d'oiseaux réels en cage, en extérieur, pour la décoration ; beaucoup de poulaillers, de pigeonniers, de cages dans lesquelles vivent des perruches, séquestrées pour mettre de la couleur dans le paysage

de brique rouge ; beaucoup de canards factices flottant sur des plans d'eau pour attirer les vivants sous les feux des chasseurs. L'oiseau en stuc, en bois, en céramique, en béton, en fer-blanc est plus libre que l'oiseau vivant – un constat qui vaut, à vrai dire, pour toutes les espèces animales non-humaines. Il s'applique aux animaux que l'on dit domestiques,

⁸Je m'aperçois que j'ai totalement occulté les papillons de façade brillants. Ils sont pourtant des millions – mais, comme la majorité des lions, tous identiques d'un mur à l'autre, d'où mon manque d'intérêt (j'ai surtout retenu les lions outsiders sur la planche que je leur ai consacrée).

⁹En voyant pas moins de huit perroquets en bois peint sur un rond-point de Masny (place de Noyon), j'en viens à me demander s'il n'y aurait pas un truc avec les perroquets minières, dont personne ne m'aurait tenue au courant.

ceux dont on se nourrit, que l'on monte, que l'on chérit, tous prisonniers dans des espaces étriqués, comme pour ceux que l'on dit sauvages, dont l'habitat est bardé de panneaux chasse gardée, chasse réservée, zone piégée (cf. planche *L'habitat des autres*). On soigne avec plus de douceur les représentations d'animaux, des minuscules ferronneries dont on orne les façades aux statues de mammifères grandeur nature.

L'oiseau, dans le bassin minier, tend à être vu comme un instrument. Il est fonctionnel, depuis le canari en cage qui par son silence ou sa mort informait les mineurs qu'un coup de grisou menaçait jusqu'aux pigeons voyageurs porteurs de messages pendant la Première Guerre mondiale.

Venons-en aux superstars. Le vrai lion vit en Afrique et en Asie mais quelque chose me dit que son omniprésence ici (cf. planche *Lions*) en statues plus ou moins féroces et imposantes a plus à voir avec *Le Roi lion* de Disney, sinon avec la mascotte de la MGM, qui rugit dans une bobine en cerceau depuis exactement un siècle au moment où j'écris ces

lignes – outre que, bien évidemment, il orne de nombreux piliers à Los Angeles.

Quant à l'aigle (cf. planche *Aigles*), je rappelle qu'il est l'emblème des États-Unis depuis 1882. Il est plus courant sur nos piliers de portail que le loup, autre animal apprécié des fans de Johnny Halliday (cf. leurs T-shirts, fenêtres et plages arrière), le plus américain des chanteurs francophones.

Quant au cheval (cf. planche *Chevaux*), fidèle destrier des cow-boys, martyr des mines et des champs, il nous offre une transition avec un autre objet fétiche du territoire : la charrette (cf. planche *Charrettes*) et, plus généralement, avec les moyens de locomotion fantasmés qui tiennent une place importante parmi les

Infrastructures du bassin minier

Infrastructure, « Ensemble des installations, des équipements permanents qui conditionnent le fonctionnement d'un organisme ou d'une entreprise, l'activité économique d'une région, d'un pays. »¹⁰ Ici,

j'utiliserai ce terme dans un sens élargi de manière à englober les objets qui agrémentaient le quotidien du mineur, parmi lesquels la bicyclette (cf. planche *Vélos*).

On trouve en effet dans nos paysages de nombreux vélos recyclés en porte-jardinières le plus souvent fleuries de géraniums. Ils sont généralement peints en blanc, plus rarement laissés dans leur forme d'origine (ainsi, à Mazingarbe, le vélo jaune d'un-e ancien-ne facteur-ice, ou à Roost-Warendin, le vélo bleu blanc rouge d'un-e ancien-ne champion-ne cycliste¹¹ – un trophée exposé sur un appui de fenêtre atteste de ce glorieux passé). Des modèles réduits en fer forgé, taille enfant, figurent sans doute parmi les best-sellers des jardineries, dont je suppose qu'ils proviennent.

¹⁰CNRTL (Centre national de ressources textuelles et lexicales)

¹¹J'ai découvert que le bassin minier des Hauts-de-France était le terrain de nombreux champions cyclistes. Deux d'entre eux, Jean-M. et Jean-J., m'ont offert le récit circonstancié de leur gloire cycliste passée. J'aurais dû les présenter afin qu'ils puissent comparer leur vitesse d'alors, les distances qu'ils ont couvertes et le prix de leurs différents vélos, mesurer leurs savoirs-faire et savourer en duo les noms de pièces plus techniques que *dérailleur* et *chambre à air*. Jean-J. ne manque pas d'humilité, qui a usé du discours rapporté pour me rendre compte de ses exploits sans en avoir l'air : « Il y avait ce gars qui se moquait de moi, un de ces rigolos, eh bien mon camarade lui a dit comme ça, en me montrant du doigt, *Vous ne savez pas de quoi vous parlez. Cet homme ne roule pas à 20 ou 25 km/h comme vous autres mais à 42 km/h, je ne peux même pas le suivre* ». Et tous les soirs après le travail, de 16h55 à 21h très précisément, JJ parcourait 165 km, ce qui confirme les dires de son camarade.



Los Angeles



Loos-en-Gohelle

Quant à la récurrence des vélos peints en blanc, j'ai longtemps cru qu'elle relevait d'une forme de sérendipité collective (il ne pouvait s'agir d'une de ces super promos de jardinerie que mes observations me laissent parfois soupçonner, telle par exemple celle à laquelle il est fort probable que nous devions la floraison récente de visages géants dans nos jardins¹² - cf. planche *Têtes* - puisqu'il s'agit de véritables vélos, dont on voit bien qu'ils ont été peints en blanc par leurs propriétaires), jusqu'à ce que je croise mon 23^{ème} spécimen à Condé-sur-l'Escaut et que j'envisage une autre option, qui ne m'était pas venue spontanément à l'esprit parce que je n'ai pas allumé une télévision depuis des décennies : et s'il s'agissait d'une astuce vue dans une émission de déco ?

Les trains (cf. planche *Trains*) sont davantage l'œuvre de bricoleur-se-s - je salue ici Marie-Jo de Grenay, qui en fabrique de très réussis, au point que ses voisine-s viennent lui demander conseil pour la fabrication des leurs. Je l'ai interrogée sur la fréquence des petits trains de jardin et, contre toute attente, elle y voit simplement un amour des trains, quand je ne peux m'empêcher d'y déceler une référence aux cavaliers miniers. L'assemblage de berlines ci-dessous,

¹² « Majestueuse et envoûtante, cette décoration extérieure est une pièce d'exception dans le jardin. Conçue en pierre reconstituée, elle impose par ses proportions (115 cm de hauteur) et son poids (146 kg !). Souvent imitée mais jamais égale, cette statue visage est à la fois robuste et arbore des lignes féminines délicates. » C'est ainsi que la présente une jardinerie bien connue sur son site Internet.

à Fouquières-les-Lens, semble abonder dans mon sens.



De même que ce petit train municipal au pied des terrils de la Bleuse Borne, à Anzin, preuve supplémentaire que mon intuition est (au moins partiellement) juste.



On est en droit de se demander si telle ou telle inspiration est très locale ou si elle se remarque à plus grande échelle. L'observation peut répondre à cette question, sans pour autant résoudre celle du pourquoi. Par exemple, on trouve beaucoup plus de références marines dans la métropole lilloise que dans le bassin minier pourtant voisin : les maquettes de voiliers dans les fenêtres, les ancres marines dans les jardinetts, les maquettes de phares, etc. y sont 37 fois plus présents, tandis que les avions sont plus présents ici (cf. planche *Avions*). Si je peine à

envisager des explications à l'appel du grand large dans la MEL, j'entrevois la raison de nos avions.

D'une part, ils peuvent symboliser le rêve de retourner dans un pays fantasmé que des ancêtres ont quitté pour venir travailler dans les mines (un avion Air Algeria de fabrication maison suspendu dans un arbre lensois semble en attester). D'autre part, l'avion est porteur d'une symbolique particulière dans une aire géographique marquée tout autant par la guerre que par l'exploitation minière - des villes telles que Lens et Liévin ayant été entièrement détruites par des frappes aériennes. L'avion siglé U.S. ARMY que l'on peut voir dans la cité du Pont à Wingles me semble lié à cet aspect de l'histoire locale.

Moulins (cf. planche *Moulins*)

Quand j'ai emménagé à Lens et que j'ai commencé à écumer le bassin minier en courant et à vélo, j'ai rapidement été frappée par le nombre de moulins miniatures que recèlent ses jardins. Littéralement, des centaines. Contrairement à d'autres éléments récurrents tels que les pompes à bras ou les puits ornementaux, ces constructions complexes requièrent manifestement des compétences particulières en menuiserie. Voire davantage :

« Vous voyez beaucoup de moulins de jardin, me dit Jean-Marie de Courrières, mais les miens sont différents. Celui-ci fonctionne vraiment. » Il m'apporte un escabeau pour que je puisse

admirer, à l'intérieur de ce colosse haut de 5,30 mètres (du sol au sommet de l'aile), les engrenages, les sacs de farine miniatures et le petit mobilier nécessaire au meunier. Jean-Marie a dessiné le mécanisme avant même de visiter un moulin pour la première fois – la visite allait lui permettre d'améliorer une pièce qui ne fonctionnait pas très bien. Il a donc, en quelque sorte, réinventé le moulin. Son œuvre maîtresse a déjà été exposée ici et là, notamment au Centre Historique Minier de Lewarde, et lui a valu la visite de journalistes et de différents maires, certains venus de relativement loin. Jean-Marie vend aussi pour un prix modique des modèles plus petits, dont il a constitué un catalogue.

Si Jean-Marie est assurément la référence locale en termes de moulins, il n'est pas le seul à fabriquer des maquettes imposantes. Sans rivaliser avec les 5,30 mètres et la sophistication de son prototype superstar, des moulins vus à Beuvrages, Bully-les-Mines, Calonne-Ricouart, Courcelles-lès-Lens et Fenain (j'en ai sans doute manqué d'autres) dépassent les deux mètres

de haut. J'ai demandé à Jean-Marie comment il expliquait ce goût si répandu pour les moulins mais sa réponse tenait de la tautologie. Comme si, pour un passionné de moulins, ceux-ci étaient une fin en soi, l'horizon de tout imaginaire – alors même que d'autres, on l'a vu, ont plutôt un cerveau en forme de train.

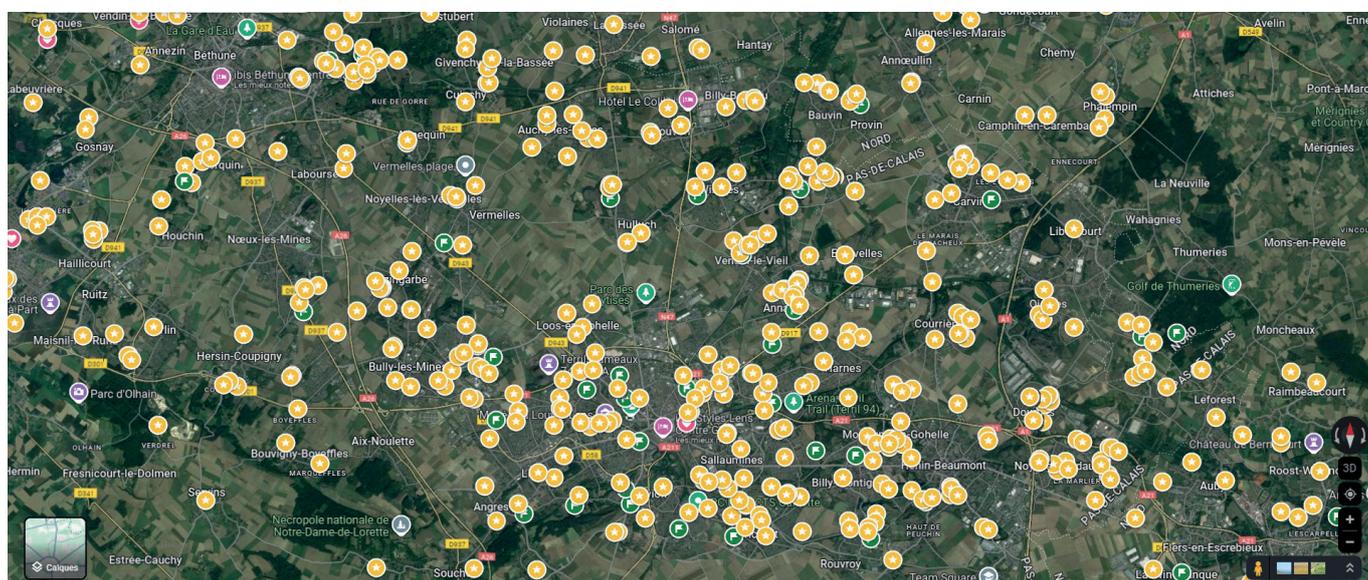
Chalets miniers (cf. planche *Chalets*)

J'appelle Chalets miniers les boîtes aux lettres en forme de cabane qui agrémentent les zones résidentielles – certains en bois, d'autres en plastique, en plâtre, en pierre ou encore en fer-blanc. J'ai commencé le recensement des Chalets postaux il y a une dizaine d'années, en explorant d'innombrables petites villes résidentielles – d'abord dans la métropole lilloise, où j'ai vécu la plus grande partie de ma vie, puis dans le bassin minier, mais aussi lors de mes nombreux déplacements, en France comme à l'étranger. Je les épingle sur un plan. Sur mon téléphone, G* Maps est difficilement lisible, tant y pullulent les repères étoilés signalant la présence d'un chalet.

Ces incontournables de nos paysages sont à la fois décoratifs et utilitaires, sauf dans les rares cas où ils ne sont pas fonctionnels mais seulement esthétiques, jouxtant une boîte homologuée cubique en fer-blanc. Parfois, le Chalet reproduit avec minutie la maison devant laquelle il est planté (cf. planche *Chalets extrêmes*), voire, plus exceptionnellement, pratique la mise en abyme, arborant lui-même sur sa façade un mini Chalet. Notons qu'il est fréquent de trouver non pas un seul mais plusieurs Chalets postaux dans une même rue, comme s'il s'agissait d'un syndrome contagieux. J'appelle ce phénomène L'Appel de la montagne (que l'on retrouve aussi à travers les paysages que certain-e-s artistes peignent directement sur leur façade ou sur leur porte de garage – cf. planche *Peinture*).

Îles aux enfants (cf. planche *Îles aux enfants*)

On repère de très loin une île aux enfants. Elle est composée d'objets hétéroclites dont l'agencement inextricable relève d'une logique propre à ses créateur-ice-s. Les



plus remarquables qu'il m'ait été donné de voir à ce jour se trouvent à Anzin, Auchy-les-Mines, Fouquières-les-Lens, Grenay, Haillicourt, Hersin-Coupigny, Lallaing, Marles-les-Mines, Méricourt, Noyelles-sous-Lens, Raismes, Rouvroy et Waziers. Voici, pour vous donner une idée plus précise de ce que j'appelle ainsi, deux jardins qui se font face dans la cité minière d'Auchy-les-Mines :

« Depuis que j'ai emménagé ici, me disait la voisine d'une île aux enfants d'Haillicourt, je n'ai plus besoin d'aller à Disneyland. Pour les fêtes de fin d'année, il y a des aménagements particuliers, très recherchés ».

« Tous les ans, je participe au concours des Jardins Fleuris », m'a expliqué Marie de Marles, tandis que son époux allait mettre en route la fontaine pour m'offrir une expérience totale de

l'installation. Au centre d'un bassin bleu vers lequel convergent les différentes lignes narratives du jardin, une naïade représente le signe astrologique de Marie, le Verseau. Sur le pourtour, des mouettes, cygnes, hérons, dauphins, figurines de marins, maquettes de phares et de bateaux forment un cercle thématique d'une rare lisibilité - à l'écart du bassin, les champs lexicaux se bousculent, un éléphant croise une poupée masquée juchée sur un vélo dont la roue avant est



un cadran d'horloge, un perroquet surplombe un buste féminin que coiffe un chapeau de cow-boy rose, etc. Il y a bien des fleurs dans ce jardin, mais ce n'est pas ce qui attrape l'œil, pourtant l'adjectif *fleuri* convient parfaitement à ce que je contemple : un bouquet composé, aux couleurs et formes variées.

Chaque île aux enfants a sa dominante. Thème aquatique à Marles, Disney à Haillicourt, Bouddha à Rouvroy (voir photo ci-dessous), cervidés à Hersin-Coupigny, jungle à Lallaing, ferme à Bully-les-Mines ou encore *Vivian Girls* à la Henry Darger à Waziers, où des statues d'enfants habillé-e-s à la mode des années 1930, leurs robes, costumes et chapeaux peints de couleurs franches, côtoient quelques animaux et un moulin modeste.



Ce qui frappe le plus, quand on sillonne à vélo les paysages ainsi fleuris du bassin minier, c'est combien les habitant-e-s se donnent du mal pour animer leur jardin. On y devine un amour, une générosité, un dévouement qui inspirent le respect mais aussi une forme d'affection. Loin de la froideur des esthétiques chic tout en aplats uniformes et lignes épurées, ces grands bazars génèrent de la chaleur

- mais aussi parfois une forme de mélancolie, dans la mesure où il est très sensible qu'ils sont une espèce en voie de disparition et que nous nous acheminons vers un paysage neutre comme une tranche de pain blanc sans un pouce de confiture.

Je passe souvent devant un jardin de lotissement dans lequel se côtoient une dizaine de statues assez volumineuses, mêlant antiquité gréco-romaine et animaux de la forêt. Le blanc du stuc, si vif qu'il aplanit les reliefs au regard, l'absence de tout autre artefact et l'agencement pompeux de l'ensemble m'empêchent de considérer cette ménagerie comme une île aux enfants. Il n'y a rien de joyeux dans un tel empilement.

Une île aux enfants se doit d'être un ensemble composite (y compris si elle a une dominante forte comme l'île bouddhique de la page précédente, qui n'empêche pas un petit perroquet, des angelots, cabanes et autres moulins à vent multicolores). Elle se doit de réunir des objets de diverses natures et de différents univers, de mêler matières, textures, couleurs. Les fleurs y sont toujours présentes - parfois artificielles mais jamais exclusivement. Elle est en perpétuelle expansion, à l'image de l'univers. Les maître-sse-s des lieux sont des glaneur-se-s, des féru-e-s de récup', qui perçoivent le potentiel narratif (plus encore que décoratif) de chaque objet dont iels croisent le chemin.

« Quand je vois un objet, dans la rue ou à la ressourcerie, je sais tout de suite si je vais pouvoir en faire quelque chose »,

affirme Marie-Jo de Grenay, qui n'a pas que les trains dans son sac, loin s'en faut. « Et je n'ai pas besoin de tuto, je sais intuitivement comment m'y prendre ». Ajoutant que parfois, elle se promène sur « Pitterest », mais pas pour copier, seulement pour le plaisir de l'émulation.

Sweet home

Canevas

L'urbanisme parle d'habitat standardisé. Standardisés, l'habitat minier, ouvrier, les cités de cheminots ; standardisés, les lotissements. Qu'un participe passé désigne le type d'habitat dont il est question plutôt qu'un adjectif n'est pas anodin car il suppose une passivité ; il suppose que les habitant-e-s se soumettent sans protestation aux normes et formats imposés. Mon dictionnaire dit, « Souvent péj. Ramener à un modèle standard, sans originalité. Synon. uniformiser. »

Il me semble que l'habitat standardisé n'est pas aussi répandu par ici que le supposent les observateur-ice-s dont le regard néglige les détails pour s'attarder sur les seules formes. Mais je suis sûre que même ces esprits synthétiques ne sauraient considérer le paysage urbain du bassin minier comme étant dépourvu d'originalité.

Je ne dresserai pas un inventaire complet des variantes que l'on peut relever entre deux maisons de coron, de cité pavillonnaire, de cité-jardin, de cité moderne, type 100, type 230, camus hauts ou camus bas. Il s'agit d'éléments bien connus depuis que plusieurs de ces ensembles résidentiels sont inscrits au Patrimoine Mondial de l'Unesco – des jalons dont le halo baigne les moins exposés du territoire.

On connaît la variété d'ornements de l'habitat minier¹³. Ce que l'on reconnaît moins et qui ne sera jamais inscrit à aucun patrimoine, c'est la variété que permet l'habitat dit standardisé qui a succédé à l'époque minière – un habitat non pas endémique mais bien au contraire universel, car le Sprawl, ou étalement urbain, a commencé aux États-Unis après la seconde guerre mondiale avant de s'étendre à travers le monde. Une expansion qui n'a toujours pas trouvé de fin puisque, aujourd'hui encore, des lotissements sourdent de terre dans chaque friche, chaque dent

¹³ Linteaux, bandeaux, arcs cintrés, frises et autres motifs de briques blanches, rouges et parfois de briques vernissées turquoise (plus rarement vertes) ; pilastres et autres moulures saillantes, faux-colombages en relief pouvant surmonter portes et fenêtres mais également souligner les pignons, les corniches et les niveaux des allèges ; rosaces en fonte, œils-de-bœuf, frontons triangulaires, fausses baies, arcs surhaussés de clefs de voûte aux briques rouges, blanches ou ocre ; entrées en renforcement de façade recouvertes d'auvent en débord de toiture et reposant sur des aisseliers en bois ou en forme de demi-lune formant une alcôve, porches marqués par un arc-boutant reposant sur un sabot de pierre ; parfois, pierre meulière à joints rubanés ou bardage en pin de style chalet ; jeux de toiture alternant pans brisés, pignons-lucarnes et pans surélevés, demi-croupes, très longs pans, lucarnes rampantes ou à pignon, chiens-assis, débords de toitures ; épis de faitage.

creuse, chaque parcelle agraire modeste, chaque mois de l'année.

Cependant, le lotissement nouveau est très différent de ce qu'il était dans les années 1970 et 1980. Les promoteurs garantissent désormais une variété de formes, plus précisément de toitures, au sein d'un même ensemble résidentiel, plutôt que de livrer un lot de pavillons interchangeable – certaines toitures sont devenues si complexes qu'elles n'ont vraisemblablement pas de nom spécifique dans la nomenclature des architectes et des couvreurs.



Mais les maisons qu'abritent ces couvercles variés, en revanche, sont des cubes blancs à huisserie noire, souvent assortis de brise-vue noirs et de boîtes aux lettres cubiques en fer-blanc ; si l'on excepte une tourelle par ci, une lucarne à pavillon par là, quelque forme qu'elles présentent, elles restent des cubes ou du moins sont perçues comme telles (cf. planche *Sweet Home*).

La raison en est surtout que leurs habitant-e-s n'ont pas le goût de s'approprier leur maison par le bricolage et le jardinage. Leur notion de l'élégance exclut tout

élément qu'en France on qualifierait de kitsch. Leur notion du chic est issue de stéréotypes californiens véhiculés par la culture populaire, d'où leurs jardinets couverts de cailloux blancs dans lesquels vivotent des palmiers, mais aussi les éléments dédiés au fun, à savoir piscines et trampolines (cf. planches *Piscines*, *Piscines & trampolines* et *Trampolines*), parfois des structures gonflables plus ou moins imposantes, ici et là des jeux en plastique coloré ou (chic ultime) en bois, tels que cabanes et toboggans ; les paniers de basket sont aussi fréquents.



Montigny-en-Gohelle

été autre chose que des canevas.

(J'adopte cette métaphore parce qu'elle est très appropriée ici, à la Cité des Electriciens, où l'on peut voir des dizaines de canevas si différents réalisés par des mains diversement habiles et inventives. Ailleurs, j'aurais pu évoquer les œufs en polystyrène à décorer que l'on trouve dans les magasins de loisirs créatifs.)

J'ai enfin compris que les habitant-e-s de ces lotissements à l'ancienne n'avaient jamais considéré leur maison autrement que



Noeux-les-Mines

Tout cela, nous le savons bien. Mais savons-nous regarder les lotissements des années 1970 et 80 ? D'aspect général plus homogène que leurs successeurs à l'extravagante chapellerie, ils présentent une bien plus grande diversité que ceux-ci aux regards ouverts et curieux. Alors même que je leur avais déjà consacré un long texte et les avais étudiés sur un plan plus structurel et culturel, il m'est seulement apparu l'été dernier, en parcourant le territoire avec mon appareil photo afin de constituer la présente exposition, que ces pavillons n'avaient jamais

comme des pages blanches laissées à la disposition de leurs goûts personnels et de leur créativité : comme des supports à leur liberté. Pour mieux s'en rendre compte, rien de tel que d'étudier les duos de maisons à une seule mitoyenneté, qui sont légion (cf. planche *Canevas*). Ce jeu des 7 erreurs vaut pour l'habitat minier.

Onomastique (cf. planche *Onomastique*)

Les maisons de ville arborent rarement un nom ; c'est davantage un trait des villas en bord de mer. Mais

dans le bassin minier, les noms ne sont pas si rares et ne sont pas réservés à l'habitat bourgeois. Ils sont annoncés sur plaque émaillée ou de céramique, sur planche, en bas-relief ou en lettres de fer forgé, d'une écriture cursive parfois difficile à déchiffrer.

La plupart des sobriquets suggèrent la gratitude d'avoir un chez-soi ; d'autres, moins nombreux, relèvent plutôt du fantasme ou trahissent une aspiration (Les Mimosas, Les Cèdres ou Les Asters réfèrent à des plantes qui ne sont pas visibles dans le périmètre du pavillon qu'elles désignent, Los Angeles est à 9 000 km de la rue Bobingen d'Aniches et il n'y a pas grand chose de pastoral dans la maison très moderne de Bruay qui porte ce nom – si ce n'est un Chalet postal-type en plastique). Dans tous les cas, nous avons affaire à des habitant-e-s qui considèrent leur domicile avec suffisamment de tendresse pour souhaiter le personnifier, en quelque sorte, par l'acte de nommer.



(différents styles, sur plaque de céramique, sur planche, en bas-relief ou en lettres de fer forgé)

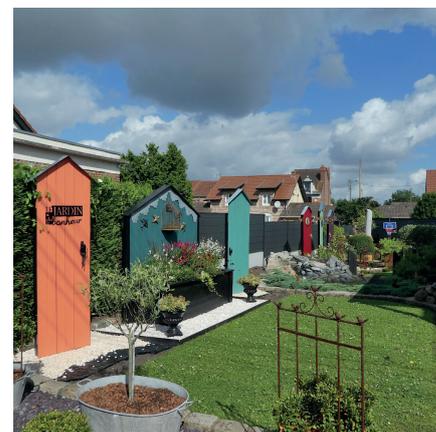
(Chez / Villa ou un prénom seul - je n'ai vu qu'une seule occurrence de nom + prénom, dans cet ordre, à Béthune)

- dans la catégorie « religion »,
Villa Sainte-Thérèse, Couvent (une manière pour les habitant-e-s de déplorer publiquement la pauvreté de leur vie intime ou de revendiquer un amour platonique?)

- dans la catégorie « technique »,
Les Arcades, La Pannerie, La Ferronnerie

- dans la catégorie « comment ça ? »,
Xanthia (comme la voiture?), Madaro (une ville imaginaire?), Les Annelles (féminin des Anneaux ?), Love's Daddy (hommage à un beau-père?), Verdeuraie (vous voulez dire la verdure ? la verdoirie ?)

- les jardins ne sont pas en reste :



Jardin du Bonheur (2), Mon Jardin, etc.

Voici une liste non-exhaustive des noms que j'ai relevés au cours de mon périple :

- dans la catégorie « content-e-s d'être ici », on trouve

Chez Nous (6), Do Mi Si La Do Ré (4), La Maison du Bonheur (4), Ça M'Suffit (3), Toi et Moi, ToiMoiNous, Mon Désir, Mon Rêve, Tous Nos Rêves, My Love, Ouf !, Notre Chaumière, Casa Nostra, Casa Mia, La Chaumière, Ma Chaumière, Coin Rêvé, Nos Idées, Notre Nid, Au Château, Mon Abri, Refuge, La Tanière, Au Repos, Hello, Les Inséparables, Les Retraités, Et Pourquoi Pas, Le Vieux Moulin, Le Jardin Fleuri, L'Espérance, La Storia

- dans la catégorie « nature »,

La Chanterelle (2), La Roseraie (2), La Petite Roseraie, Les Mimosas,

Au Chêne Vert, Les Hêtres, Les Cèdres, Les Asters, Au Sapin Vert, Le Verger, La Garrigue, La Pastorale, La Buissonnière, Coccinelle, Perroquet, Les Coulons, La Renardière

- dans la catégorie « voyage »,

Sicilia, Delphes, Ma Normandie, Passy-les-Ilettes, La Pélonnerie, Bel-Air, La Pagode, La Bougeotte, Aux Quatre Vents + spécial USA : Al Rancho, Ranch, Arizona, Los Angeles

- dans la catégorie « mélodique »,

Chantovent (2), Cocorico et Rikiki (deux maisons mitoyennes)

- dans la catégorie « c'est moi qui habite ici »,

Chez Nounours, Michel, Villa Marie-Louise et bien d'autres déclinés sur ces trois modèles

Cabanes (cf. planche *Cabanes*)

Le bonheur d'avoir un chez-soi se traduit par divers éléments visuels plus éloquentes qu'un paillason *Home sweet home*, notamment par la mise en abyme. Les Chalets postaux en sont une forme, en particulier ceux que j'appelle des chalets extrêmes, qui reproduisent à l'identique la maison devant laquelle ils sont plantés. Les cabanes en sont une autre.

Innombrables sont celles qui viennent du commerce et que leurs propriétaires ont seulement assemblées, mais on voit aussi des constructions maison (pardonnez le jeu de mots), voire de vraies cabanes dans les arbres comme en regorge la culture populaire américaine, des *Aventures de Huckleberry Finn* à *La Harpe d'herbes*, de *Tarzan* à *Stand by me* en passant par *Winnie l'Ourson*.

Dans sa cabane, au cœur de son jardin, l'enfant jouit d'un double cocon. Ses parents, de toute évidence, y ont veillé. Je ne doute pas que le repli révélé par l'éclosion de mini Luna Parks par millions dans les jardins du 21ème siècle n'émane en premier lieu d'un désir de protection. Et sans doute aussi, du moins ici, d'un désir d'offrir à l'enfant qui part peu en vacances autant de divertissements que possible dans l'enceinte du foyer.

Si certains jardins tiennent de la ludothèque, il est assez rare de voir des enfants leur faire honneur. Il devient même rare de voir des enfants dans des jardins tout court –

peut-être parce que le soleil fait des reflets sur les écrans, les après-midis d'été, alors on est mieux à l'intérieur car aucun château gonflable ne vaudra jamais un téléphone.

Plus rares encore les enfants qui se retrouvent dans la rue comme nous le faisons, deux générations plus tôt, sans aucun aménagement pour support de nos jeux : une balle, une craie ou un élastique étaient tout le matériel dont nous disposions et dont nous avions besoin. La richesse et le fun de nos activités tenaient à nos interactions avec les autres. Jouer avec les autres enfants du quartier nous dispensait d'infrastructures.

L'autonomie serait-elle au cœur du nouveau rêve pavillonnaire? Non pas l'autonomie que permettrait un potager tel qu'en entretiennent les générations plus anciennes mais l'autonomie sociale – ou faut-il l'appeler distanciation? Chacun-e chez soi, avec sa cabane, sa piscine, son trampoline, son toboggan et plus de ballons que toute une famille ne compte de pieds et de mains.



(Structure gonflable hyper fun dans un jardin de Lens ; photo prise le 1^{er} août 2018 à 15h14)

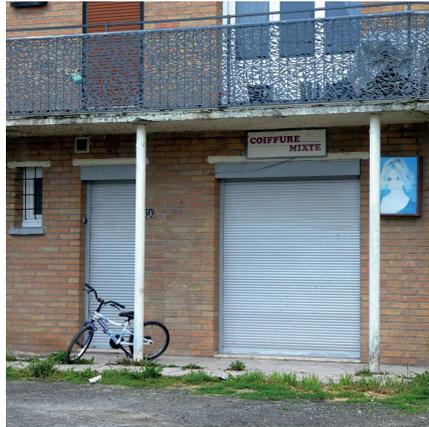
Ouvertures

Si certaines maisons pratiquent le repli sur soi, on a vu que de nombreuses autres étaient au contraire ouvertes et généreuses, présentant au monde qui passe par là (et qui en a bien besoin) le spectacle d'un imaginaire souriant. Je vais aller plus loin. Outre la vitrine que présentent les îles aux enfants et autres mises en scène offertes à nos regards, il est des habitant-e-s qui nous ouvrent leur maison, d'autres qui s'adressent à nous, plus ou moins directement, pour nous divertir, nous amuser ou simplement nous adresser un clin d'œil complice. Parfois aussi, pour nous proposer des alternatives à la consommation de masse.

Propriét'Hair (cf. planche *À domicile*)

On voit parfois dans les petites villes d'ici et d'ailleurs des commerces ouvrir au sein même de la résidence principale de leurs patron-ne-s. Ma grand-mère a tenu avant ma naissance une épicerie dans ce qui pour moi n'a jamais été que le salon de la maison familiale ; parfois, je l'imagine rendre la monnaie dans ce salon tandis que de l'autre côté de la porte, ma mère et ma tante faisaient leurs devoirs. La plupart du temps, aujourd'hui, ce sont des salons de coiffure qui occupent littéralement les salons de maisons d'habitation. Celui ci-dessous, à

Loison-sous-Lens, a fermé ses portes au tout début de mon enquête ; l'enseigne et la photo ont été retirées.



L'onomastique des salons de coiffure est un poème francophone bien connu et peu d'entre nous se lassent des surprises qu'elle nous réserve, de Bienvenue sur T'Hair (Annoeulin) à Secrets pour pl'Hair (Arras) en passant par les quelque peu contre-productifs Mèche en l'Hair (Lens), FM'Hair (Bully-les-Mines) ou encore Ça Décoiff' (Pont-à-Vendin).¹⁴ Je dois ici confesser mon admiration pour une enseigne de Burbure qui cumule en quelque sorte les points bonus, à savoir



D'autres sont plus sobres, tel le salon Prestige installé dans un garage à Meurchin. Les salons de toilettage ne sont pas en reste, avec par exemple Boucle Dog, à Annay. Souvent, quand on se rend chez la coiffeuse (à son domicile), c'est son prénom suivi du mot coiffure qui signale son existence aux passant-e-s - Chantal à Annay, Domi à Montigny-en-Gohelle (à moins que Domi ne soit le diminutif de Domicile), Laetitia dans le centre d'Avion. Mais pas toujours, comme en témoigne Idée Coiff' à Labourse.

Ces commerces sont répertoriés, enregistrés à l'Urssaf ou que sais-je (je ne connais pas grand chose au monde de l'entrepreneuriat) mais on ne compte pas les fenêtres et les portes qui se passent bien de telles formalités pour proposer des noix ou des légumes, des vêtements, jouets, vélos, meubles et livres.



(Denain)

Dans certains cas, on sent l'affaire qui roule, et elle est tout bénéfique pour tou-te-s : je défie quiconque de trouver des noix, des tomates ou des pommes de terre à meilleur marché que chez M. et Mme Un-e-tel-le, à Noeux-les-Mines, Angres ou Sallaumines.

¹⁴Je ne peux m'empêcher de mentionner l'existence d'un Coiff Hollywood à Valenciennes.

Harangue (cf. planche *Signalétique*)

La vente n'est pas le seul prétexte saisi par les habitant-e-s pour s'adresser directement à leurs concitoyen-ne-s. Certaines harangues en appellent au civisme, comme cette affichette maison de Sailly-Labourse qui imite avec humour le parcours santé du Domaine de Bellenville voisin (littéralement à 150 mètres à vol d'oiseau)



bassin minier aucune trace de l'extraterrestre qui a tant ému les cœurs de ma génération. On y trouve en revanche *Retour vers le futur*, dont quelques images iconiques sont peintes sur une boîte aux lettres de Cuincy, Super-Souris (Mighty Mouse) qui n'a jamais atteint la notoriété de Mickey Mouse mais s'est tout de même trouvé une place au soleil sur une porte de garage à Noyelles-sous-Lens, ou encore Lucky Luke à Avion.



en quelque sorte le sujet de cette partie, dans la mesure où j'évoque des façades et jardins qui communiquent avec les voisin-e-s et avec les inconnu-e-s de passage à travers ce faisceau immatériel si fondamental qu'est la culture plus ou moins populaire.

J'ai mentionné précédemment quelques ersatz d'une culture très populaire mais mon analyse vaut également pour d'autres icônes universelles. Je pense par exemple à la Victoire de Samothrace (qui est visible au Louvre Paris et dans un jardin de Drocourt), au sphinx (visible à Gizeh ainsi que sur un muret d'Annay), à la Vénus de Milo (visible au Louvre Paris mais aussi à Beuvry, Douai, Dourges, Marles-les-Mines, Méricourt, Raismes - cf. planche *Vénus de Milo* - et j'en ai sans doute manqué) ou encore, pour revenir à elle, à la tour Eiffel.

D'autres, plus gratuits, émanent du seul désir d'interagir. Ainsi, les panneaux de direction faits main qui laissent deviner les sympathies de leurs auteur-ice-s (syndicalisme à Lallaing, tourisme de capitales à Isbergues, etc.) Mais la palme de la harangue reste à mes yeux la Météo cassolette qui vous accueille à Labeuvrière quand vous venez de Chocques - derrière cet amusant panneau, vous pouvez découvrir des sculptures en acier (cf. planche *Sculpture*) dont je pense qu'elles sont également l'œuvre des propriétaires.

E.T. Téléphone Maison (cf. planches *Culture populaire et Disney*)

Je suis surprise de n'avoir trouvé dans le

On y trouve aussi des patchworks de références variées (Disney, MGM, Warner Bros + Calimero, les Simpsons, etc.), assemblages dont vous pouvez admirer dans cette exposition ce qui est certainement le dernier souvenir à portée de la collectivité puisque leurs compilateur-ice-s les ont supprimées récemment du paysage - l'un-e, à Loosen-Gohelle, au profit d'un nouveau bardage en PVC, et l'autre, à Pont-à-Vendin, sans doute parce que ses enfants et petits-enfants étaient devenu-e-s trop grand-e-s pour prêter attention à ces héroïne-s de dessins animés. Tant pis pour nous.

Si j'ai choisi d'évoquer dans ce sous-titre un *E.T.* qui pourtant nous fait défaut, c'est parce que *Téléphone Maison* est

La référence, contrairement à la citation, ne mentionne pas ses sources. Non qu'elle s'approprie cyniquement l'œuvre d'un-e autre, il n'est pas question de plagiat mais d'adresser un clin d'œil aux initié-e-s. La plupart des œuvres d'art, des films, chorégraphies, disques et livres fourmillent de références plus ou moins discrètes, que les spectateur-ice-s, auditeur-ice-s et lecteur-ice-s repèrent ou pas, mais quand iels le font, se crée entre eux et l'auteur-ice une connivence qui ajoute beaucoup de sel à l'expérience. La référence que l'on décèle nous dit en substance : « Toi, tu sais de quoi je veux parler », alors on se sent dans le secret des démiurges. Parfois, l'humour s'ajoute au clin d'œil, comme c'est

le cas ici dans un bassin minier cousin, à savoir à Charleroi¹⁵:



C'est ce lien privilégié que tissent avec nous les Vénus, Victoire et sphinx d'ici ou là, tandis que les personnages plus populaires sont comme des doudous offerts aux cœurs sensibles que guette parfois la nostalgie – j'emploie le mot doudou de préférence à la madeleine (à savoir l'aliment le plus cité par ceux qui n'ont jamais lu Proust), le petit gâteau n'étant pas le genre de friandise que l'on imagine estampillée Disney.

¹⁵ Quelques heures après avoir écrit cette sous-partie, par coïncidence, j'ai rencontré ma cinquième Vénus de Milo minière. J'ai demandé à sa propriétaire l'autorisation de la photographier. « Ma quoi ? » a demandé la dame. « Votre Vénus de Milo », ai-je répété, mais elle est restée perplexe. « Votre statue sans bras, c'est la Vénus de Milo », ai-je ajouté, usant d'une audacieuse métonymie. La dame a regardé sa Vénus, m'a dit oui en haussant les épaules et m'a demandé de refermer le portillon derrière moi. Mais entendons-nous bien, cette circonstance certes assez ironique n'invalide en rien ma théorie. Tout système a ses exceptions, même les mathématiques – nombres premiers ici, Vénus ignorée là. L'anecdote est fascinante parce qu'elle ouvre de nouvelles perspectives sur la complexité du cerveau : qu'est-ce qui amène un-e client-e de jardinerie qui ne connaît pas la Vénus de Milo à choisir, parmi des centaines de modèles, la statue sans bras ?

Dans les grandes villes, de tels clins d'œil existent aussi, mais sous forme de tags – on préfère aujourd'hui parler de *street art*. Ici, Calimero dresse son majeur avec un air menaçant ; là, Bart Simpson dit ACAB ; plus loin, PacMan pose avec un fantôme¹⁶. Ces célébrités ne représentent pas la majorité des dessins sur les murs, loin s'en faut, mais il est facile de jouer sur les symboles qu'elles véhiculent dans l'inconscient collectif et elles font souvent mouche : les citadins rient, se sentent en bonne intelligence avec l'auteur-ice du détournement.

Dans les petites villes du bassin minier, on n'en voit presque pas dans l'espace public (ou alors dans le type de sites industriels que s'accaparent volontiers les graffeurs, par exemple sur les quais de la plateforme multimodale à Dourges, dans l'ancienne salle des pendus à Haisnes ou sur l'enceinte de l'usine NYRSTAR à Aubry). Dans les petites villes, les habitant-e-s ne s'expriment pas dans l'espace public mais dans leur sphère privée, soit à la vue de tou-te-s mais sur leurs propres murs et pelouses. C'est l'absence de transgression, je pense, qui les rend moins percutants aux yeux des passant-e-s : aucun mur n'a été vandalisé, aucun message de rébellion n'est exposé aux regards.

Il est amusant de constater que, si dans les grandes villes la collectivité fait volontiers appel à des brigades anti-tags, dans les petites on engage des graffeurs pour donner une image branchée à des centres-ville déclinants ou à des quartiers difficiles.

Comme si des tortues Ninja peintes sous un pont par un adulte allaient dynamiser la vie sociale.

Énigmes / Wtf
(cf. planche *Prêt-à-porter*)

D'autres scénographies nous intriguent ; l'envie de percer le mystère de leurs motivations stimule notre cerveau. Je pense en premier lieu au réemploi très original des vêtements pratiqué dans certains jardins.

La première fois que j'ai vu un pantalon et des chaussures reconvertis en bac à fleurs, à Annay, il s'agissait d'un ensemble taille enfant. J'y ai vu l'œuvre d'un esprit créatif confronté à des vêtements qui ne convenaient plus, les enfants grandissant vite et les parents pouvant faire preuve (on l'a bien vu) de fétichisme ; la personne qui m'accompagnait, contrairement à moi dotée d'une fibre maternelle, a quant à elle spontanément imaginé qu'un enfant avait été renversé là et que cette installation était un autel à sa mémoire. Je n'étais pas d'accord : « Et ce vélo blanc taille adulte ? Il a été renversé aussi ? » ai-je demandé en désignant le cycle également reconverti en bac à fleurs qui se dressait quelques pas derrière la moitié inférieure d'enfant.

Notre discussion, ce jour-là, n'était pas sans me rappeler celle que j'avais eue avec ma meilleure amie en 2001 quand nous étions sorties du cinéma et avions confronté nos interprétations de *Mulholland Drive*. Au cœur du débat, à Annay,

¹⁶ Exemples puisés sur les murs de la métropole lilloise.

rayonnait ce que les jeunes appelleraient à raison
Wtf? *What the fuck* –
expression qui, utilisée en français comme un adjectif, manifeste une perplexité face à un objet improbable ou insolite.

L'avenir me donnerait raison, car j'allais bientôt découvrir que la reconversion de pantalons (et, plus rarement, d'autres vêtements) en objets de décoration pour le jardin était une véritable tradition dans le bassin minier des Hauts-de-France, de Fouquières-les-Lens à Vendin-le-Vieil, de Grenay à Rouvroy en passant par Mazingarbe, Méricourt ou encore Sallaumines. Quoi qu'il en soit, la rencontre de tels artefacts est un véritable appel à faire œuvre d'imagination, au même titre qu'une énigme ou un rébus qui nous seraient posés¹⁷.

Nombres premiers

Je reviens aux nombres premiers, que je vois comme des failles dans ce que les mathématiciens continuent pourtant d'appeler un système parfait. J'aimerais finir ce bref exposé par un coup d'œil sur des maisons qui, au sein de ce paysage, m'apparaissent comme des nombres premiers (cf. planches *Nombres premiers*).

J'ai décidé d'y inclure une maison d'Annœullin, car c'est elle qui m'a soufflé l'idée d'un parallèle entre mathématiques et urbanisme. J'ai d'abord hésité à l'inclure dans une planche parce que cette ville ne figure pas dans les diverses listes des communes du bassin minier des Hauts-de-France que j'ai consultées, mais je me suis finalement octroyé ce droit pour deux raisons : outre que la maison en question est sise à 1,25 km à vol d'oiseau de Provin, ville officiellement minière, une société houillère y a bien existé, la Société d'Annœullin-Divion – même si elle n'a œuvré

que de 1874 à 1880, le sol n'étant pas aussi généreux qu'escompté.

Cette maison est un bon support pour réfléchir aux différents aspects possibles¹⁸ du nombre premier en habitat. D'abord, elle a quelque chose d'enfantin ou, plus exactement, quelque chose d'un rêve d'enfant que des adultes se seraient offerts pour ne jamais quitter le royaume de l'insouciance. Ensuite, elle est alambiquée – on pourrait dire *gothique*, au sens des romans gothiques. Son architecture laisse imaginer des recoins, des escaliers dérobés, des demi-étages auxquels on accède en se glissant derrière une toile. Enfin, elle est grandiloquente, bavarde et tapageuse. On pourrait y tourner un film – dans le cas présent, ce serait sans doute *La Famille Addams 3* ou *Beetlejuice 3*. C'est l'excentrique du village, non pas seulement par sa décoration comme c'est le cas pour certaines habitations que nous avons rencontrées au cours de cette errance, mais aussi structurellement, que ce soit par la fantaisie d'un-e architecte ou pas le caprice des seul-e-s habitant-e-s.

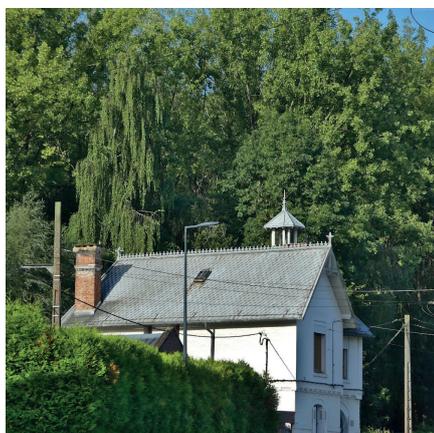
On rencontre parfois des maisons déguisées en églises, que ce soit



¹⁸ Je précise « possibles » parce que certaines maisons nombres premiers ne cumulent pas toutes les caractéristiques énumérées ici mais seulement certaines d'entre elles.

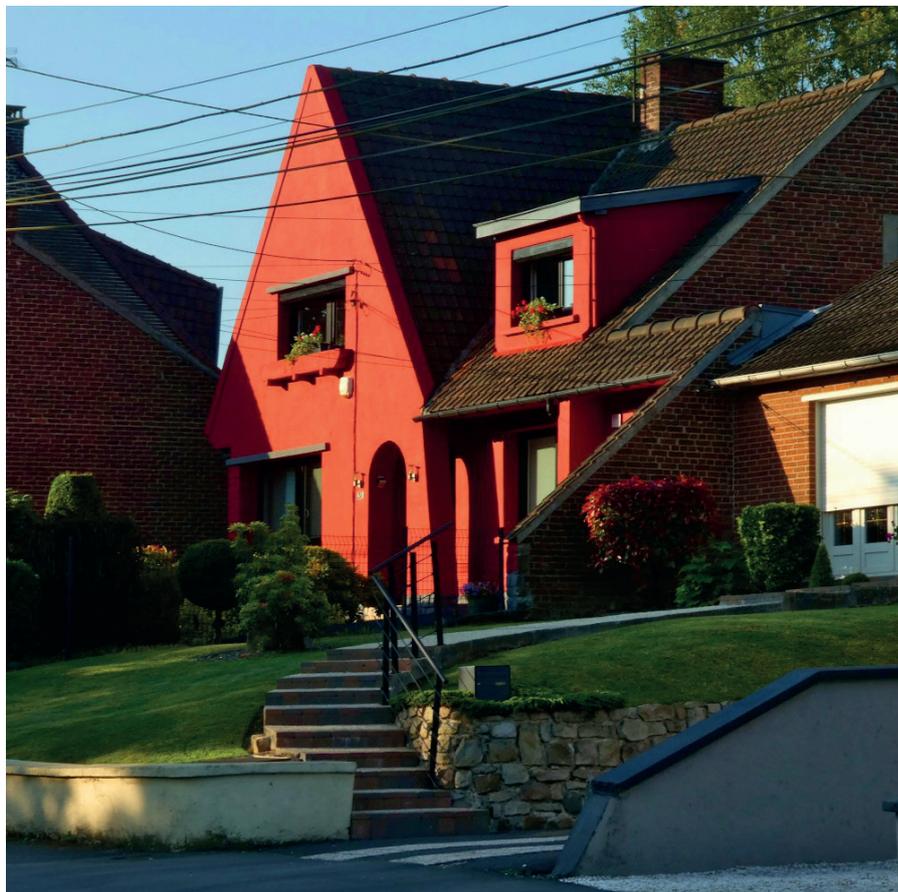
¹⁷ Et au même titre que l'anecdote de la Vénus de Milo ignorée.

dans un style traditionnel (Vendin-le-Vieil), moderne (Roost-Warendin) ou américain (comme ci-dessous à Auby). Moins alambiquées que celles évoquées précédemment, elles sont aussi pour la plupart très géométriques. Si elles ont troqué la tourelle contre un clocher, je doute que la raison en soit à chercher du côté d'une quelconque profession de foi mais bien plutôt dans un goût du grandiose – celui également de s'octroyer une place centrale dans la communauté.



Exceptions parmi les nombres premiers (tel 2, le seul d'entre eux qui soit un chiffre pair), quelques maisons qui ne stimulent pas l'imagination par leur complexité mais au contraire par leur caractère sommaire, rugueux voire hostile. Ce qui n'est pas sans rappeler un autre type de film américain, plutôt thriller, sinon horreur. La question qu'elles suscitent reste la même : Qu'est-ce qui peut bien se passer là-dedans ?

Beaucoup de maisons se distinguent aussi par leur couleur très vive – à moins qu'elles ne soient d'un noir profond, ce qui n'est pas (désolée) sans m'évoquer Los Angeles (dans ses aspects les moins médiatisés, visibles par exemple dans



Inland Empire de David Lynch ou dans la série 24). Le rouge est très rare, du moins le rouge aussi franc que celui de cette maison d'Haillicourt.

En revanche, le bleu est très présent, dans toutes ses nuances – jusqu'à celles qui provoquent parfois des discussions insolubles de type : est-ce encore du bleu ou déjà du vert ? Ou peut-être que je les remarque parce que j'aime tant cette couleur. En tout cas, je leur ai dédié la planche *Maisons bleues*, qui présente une petite sélection d'entre elles.

Conclusion

J'ai juxtaposé dans cette exposition des motifs récurrents du paysage. Je voudrais maintenant vous proposer une estimation, au jugé, de leur présence sur le territoire, non pas en densité de population mais en taux d'occupation de l'habitat. Il me semble que ces chiffres seront plus parlants.

Un exemple : nous l'avons entrevu, nombre de nos concitoyen- ne-s appliquent très consciencieusement la préconisation de Fernandel selon laquelle *Faut pas boudier Bouddha*

*(Sinon Bouddha,
Bouddha boude
Et lorsque Bouddha
boude, boude
C'est pour nous
Le grand coup de
bambou
De Boubou, de
Bouddha¹⁹)*

Dans certains jardins, on peut voir jusqu'à 17 bustes et têtes du même *dieu dodu* – tant de zen finirait par devenir oppressant – mais je ne compte qu'une occurrence parce que ce qui m'intéresse, c'est le nombre de foyers équipés de Bouddha(s), indépendamment, disons, de l'intensité de sa présence. (Notons que parfois, il côtoie des angelots ou des statuettes de la Vierge). Au jugé, j'estimerai le taux d'occupation des Bouddha

dans le bassin minier à 13%; autrement dit, j'estimerai que 13% des habitations disposent d'un Bouddha domestique.

Autre exemple, le palmier. Au jugé, j'estimerai le taux d'occupation du palmier dans le bassin minier à 73% – sans accorder de statut particulier aux domiciles qui disposent d'une palmeraie à part entière ; 13 palmiers comptent pour 1 dans mon calcul.

Poursuivons :

statues de jardin : 71% – dont statues de femmes peu ou pas vêtues : 67% (notez que j'appelle ces dernières des Fintas, en référence à l'opéra de Mozart *La Finta Giardiniera*, la fausse jardinière, car de loin et sans lunettes on pourrait parfois s'y méprendre – par ailleurs, Finta* est l'acronyme de femmes, intersexes, non binaires, trans, agenres et plus, inventé en Suisse et aujourd'hui répandu dans divers pays francophones)

piscines : 67%

trampolines : 61%

mascottes : 61% dont papillons de façade (tout faits) : 67%

lions : 59%

aigles : 53%

autres oiseaux : 47%

chevaux : 37%

canidés : 29%

arbres et arbustes taillés Versailles : 59%

pignons à redents : 43%

puits ornementaux : 37%

moulins : 31%

cheminées grandioses : 29%

cabanes achetées toutes faites (avec ou sans toboggan) : 23%

chalets postaux : 19%

arches d'entrée : 17%

petits trains : 13%

personnages faits de pots en grès peints : 11%

vélos bacs à fleurs : 11%

tourelles : 7%
etc.

Mais bien sûr ; ce recensement n'est pas exhaustif. Il est encore moins définitif. Si je veux être tout à fait honnête, je dois mentionner que plusieurs images de cette exposition témoignent d'éléments du paysage qui n'existent déjà plus (comme je l'ai signalé par exemple pour deux murs dédiés à la culture populaire dans la sous-partie *E.T. Téléphone Maison*). Chaque jour pendant la préparation de cette exposition (qui

¹⁹ Paroles de Mouezy-Eon / Manse

m'a occupée à plein temps pendant quatre mois), avant de me lancer à l'assaut d'un nouveau fragment de territoire sur mon vélo, j'ai épinglé sur G* Maps des adresses à visiter, mais il est arrivé que ces éléments de décor qui m'avaient attirée en vue immersive ne se trouvent plus sur place.

C'était par exemple le cas de cette Blanche-Neige et de ses Sept Nains, qui ne vivent plus là, à Ruitz :



(ceci est donc une capture d'écran)

J'ai aussi visité de nombreuses cités minières qui avaient tout l'aspect de cités-témoins. L'Unesco était passée par là ou était en train d'y imprimer sa marque patrimoniale. Dans de nombreuses cités minières que j'ai visitées à l'occasion de cette enquête, par exemple la cité Barrois à Pecquencourt, des équipes de BTP sont à l'œuvre dans plusieurs rues simultanément - c'est le cas aussi dans des cités que je traverse au quotidien

autour de chez moi. Si certaines rénovations sont bienvenues (isolation et autres améliorations du confort et de la performance environnementale), il ne faut pas nier que ces métamorphoses tendent aussi à faire disparaître tout ce qui faisait le sel particulier de chaque pavillon.

Dans certaines cités minières, à Escaudain, Lens ou Montigny-en-Ostrevent, par

exemple, une population majoritairement jeune s'est installée dans les cités rénovées de pied en cap. Cette nouvelle génération aspire manifestement, comme celle des nouveaux lotissements évoqués plus haut, à une esthétique inspirée du design. On ne voit guère dans ces fractales post-minières que piscines et trampolines devant (ou derrière) des maisons comme neuves, fondues en un tout homogène par le type de bardage uniforme dont Monique (Grenay), amie de Marie-Jo (la factrice de trains), dit que « C'est moche, c'est moche ». Question de goûts, bien sûr, mais à tout le moins peut-on dire que c'est froid, c'est froid.

Il faut donc avoir conscience que les planches présentées dans cette exposition esquissent un paysage dont tout un pan n'existera plus d'ici une dizaine d'années. Les propriétaires vieillissant-e-s de ces petites galeries d'art outsider à ciel ouvert laisseront place à plus de piscines et de trampolines, à plus de palmiers et de cailloux blancs.

Il n'est pas jusqu'à certains « jardins étonnants en Nord-Pas-de-Calais » présentés sur le site de l'Inventaire général du patrimoine des Hauts-

de-France qui, déjà, n'existent plus. C'est le cas notamment de celui de Léon Évangélaire à Pont-à-Vendin, dont j'ai pris la photo que vous pouvez voir sur la planche Sculpture (case 1C) en 2019. J'ai eu moins de chance pour d'autres de ces jardins, de Mainsil-les-Ruitz à Wingles en passant par Rouvroy, que j'ai peut-être manqués de peu.

Il y a là une véritable aporie : d'une part, le patrimoine est un glacis posé sur des œuvres que l'on souhaiterait vivantes, d'autre part il reste la seule garantie que des œuvres ne seront pas livrées à la destruction. Si un inventaire ne peut empêcher qu'un héritier fasse disparaître Tarzan, Jane, Cheetah et leurs amis d'un jardinet de Pont-à-Vendin pour pouvoir y garer sa voiture, je ne vois qu'une extrémité : le musée. Mais alors, que restera-t-il à voir dans nos rues ? Bien d'autres choses, sans doute, qui ne figurent pas dans mon travail – celui-ci ne faisant que refléter mes propres centres d'intérêt, goûts et idéaux.

Il est temps que je passe la pédale, l'appareil et la parole à ceux qui souhaiteraient aborder les mêmes paysages avec des subjectivités différentes. À

ceux, par exemple, qui souhaiteraient lire dans nos rues les apports des nombreuses nationalités qui ont convergé au sommet des houillères, interpréter les marqueurs sociaux, observer la partition des genres au sein du foyer ou dans les interfaces entre espaces privés et publics, décrire la collision des époques et des architectures au fil des rues ou encore documenter la place des animaux dits domestiques au cœur du foyer²⁰.

²⁰ En tant qu'antispéciste, je passe volontiers mon tour sur ce dernier point. J'ai été amenée à écouter quelques longs monologues au cours de mon enquête et il m'a été très difficile et douloureux de rester polie au récit de véritables massacres – ainsi un homme m'a expliqué que, furieux de ne pouvoir emporter son pigeonnier lors d'un déménagement subi entre deux maisons minières, il a tué toutes ses « bêtes », comme il les appelait affectueusement : « Soixante pigeons, couic, à la poubelle ». Je n'ai pas eu la force de lui demander pourquoi il ne les avait pas plutôt relâchés ; j'ai supposé que sa réponse viendrait à bout de mon stoïcisme. J'ai cependant choisi de ne pas inclure dans cette exposition les photos qu'il m'avait autorisée à prendre chez lui.

Do Si Do
Mi La Ré

Fanny Chiarello